Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 30 (1897)

Artikel: La sainteté de Jésus de Nazareth : ses caractères et ses conditions. Partie 2, Des preuves de la sainteté de Jésus de Nazareth

Autor: Chapuis, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379633

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SAINTETÉ DE JÉSUS DE NAZARETH

Ses caractères et ses conditions

PAR

PAUL CHAPUIS [1]

SECOND ARTICLE

CHAPITRE II

Des preuves de la sainteté de Jésus de Nazareth.

Dans ce siècle, qui s'est spécialement occupé du problème étudié, toutes les preuves avancées en faveur de la sainteté du Christ, si tant est que ce terme de *preuves* soit exact, se réduisent à trois : il y a la preuve historique, la preuve déduite de considérations philosophiques et la preuve morale, c'est-à-dire celle qui fait de cette certitude un produit, peut-être un postulat de la foi. Comme bien on pense, ces trois genres de démonstration sont de valeur singulièrement inégale. Essayons de déterminer notre point de vue.

La preuve historique a été abondamment développée dans la monographie d'Ullmann, à laquelle nous nous permettons de renvoyer le lecteur, car il nous est impossible et inutile d'entrer dans ces détails spéciaux. Quelques exemples suffisent à notre dessein. On cite dans cette direction le témoignage de divers témoins : Pilate ne veut rien avoir affaire avec le sang de ce *juste*. Un des brigands crucifiés avec Jésus traduit une impression identique, et le centurion du peloton d'exécution

[1] Voir le numéro de juillet.

donne essor à sa conviction de l'*innocence* du condamné. Judas confesse avoir trahi le sang *innocent*, et l'apôtre Pierre lors d'une pêche miraculeuse en face du Maître reconnaît sa propre qualité d'homme *pécheur*. Tous ces faits sont invoqués à titre d'arguments probants, aussi bien que l'impression d'ensemble des évangélistes qui nous ont livré le tableau du Maître. Mais qui ne verrait tout ce que ce genre de démonstration a d'insuffisant et même de dangereux ? Laissons à l'histoire fondée sur une sérieuse exégèse des textes le soin de développer le sens de telles affirmations. Mais on ne sera pas téméraire en affirmant qu'aucun des textes cités, et autres analogues, si impressionnants soient-ils, ne fournit un témoignage probant. Pilate, président d'un tribunal, affirme en juge l'innocence d'un homme qu'on lui présente comme un criminel, mais n'entend et ne songe point proclamer sa perfection morale. Le centenier a une impression identique et l'Iscariote a la même sensation. Quant à Pierre, pour conclure de son impuissance à la sainteté de celui qui va devenir son maître, on lui prête plus qu'il ne peut dire à cette heure, en identifiant sa confession à une déclaration implicite d'impeccabilité en faveur de Jésus. Nos évangélistes, sans doute, sont de fidèles échos de traditions primitives, mais chez eux je ne vois pas un texte précis et conscient, affirmant cette opinion. Elle peut être la leur ; mais ils sont trop fidèles chroniqueurs pour tenter de faire saillir cette thèse. De ce qu'ils ne rapportent, à mon sens, aucun trait qui brise le rayon de pureté, est-il *logiquement*, car ici il ne s'agit encore que de logique, permis de conclure qu'ils ont conçu leur héros comme parfait ? On sait assez que sans nuire nécessairement à la vérité, les biographes présentent généralement leurs héros sous leurs côtés les plus favorables. A ce titre, Vinet et combien d'autres devraient prendre place parmi les saints ; car Eugène Rambert [1] n'affirme aucun mal de notre penseur. Si nous ne tirons pas, d'esquisses analogues, une telle conclusion, c'est en vertu d'un à priori, dont nous aurons à apprécier la valeur et qui nous

[1] Eugène Rambert, *Alexandre Vinet*, Lausanne 1875, 1 vol.

fait dire qu'il ne se peut pas que Vinet n'ait été un pécheur.

Aussi, en suivant cette méthode, faudrait-il avec un droit égal prêter attention à ceux qui dénient à Jésus l'auréole de la pureté morale[1]. Leur à priori vaut le nôtre, bien que les tentatives faites pour découvrir dans les récits évangéliques quelques traces d'infériorité me paraissent toutes condamnées par l'histoire et par l'exégèse. Nous pensons pouvoir négliger ici cette discussion qui nous entraînerait hors des limites fixées à cette étude, d'autant plus que les considérations qui vont suivre indiquent suffisamment quelle valeur nous accordons à la preuve historique.

A tout prendre celle-ci pèse infiniment peu dans la solution du problème. En effet, pour démontrer d'une façon convaincante la perfection morale d'une personnalité, une connaissance, parfaite aussi, de sa vie entière depuis ses origines conscientes jusqu'à son dernier soupir serait indispensable. Une individualité quelconque peut ne pas laisser voir de mal constatable et positif; nous dirons d'elle qu'elle n'a fait que le bien. Mais qui osera se fier aux apparences? Ce scepticisme est légitime. L'égoïsme et la vanité ou les simples convenances sociales sont des leviers puissants pour conserver les apparences du bien. Celui-ci d'ailleurs ne consiste pas exclusivement à ne pas commettre d'infraction à la loi morale; il exige sa réalisation intégrale. On le définirait volontiers comme une vie réglée tout entière et à chacun de ses moments par la loi divine; pensées, sentiments, mobiles et actes, tout y rentre. Dès lors, pour prononcer sur la base des *faits*, il y faudrait l'œil de Dieu lui-même, tout au moins, si l'on autorise cette comparaison, un de ces appareils enregistreurs, capables de noter toutes les pulsations de l'âme, comme tous les mouvements qui en procèdent. Or ces conditions étant irréalisables, nous ne pouvons logiquement et sûrement affirmer d'aucun mortel qu'il fut un saint.

[1] On trouvera ce côté de la question remarquablement représenté par Félix Pécaut : *Le Christ et la conscience*, Paris 1863. Voir spécialement lettres XVII-XIX et XXIV. Parmi les auteurs de *Vies de Jésus*, Strauss et Keim; parmi les dogmaticiens, Schenkel et Biedermann.

Pour Jésus, en particulier, la fraction à peu près connue de sa vie forme une portion très minime de son existence. Comptez : deux ou trois ans sur trente-deux ou trente-trois années, et dans cette courte période quelques moments seulement, qui, ajoutés bout à bout, formeraient un petit nombre de semaines. Entre ces heures connues, que d'instants ignorés ! Trente ans de vie privée, période de formation et d'apprentissage, sur lesquels règnent en fait, une seule exception réservée, les plus épaisses, les plus impénétrables ténèbres, que jadis la légende, aujourd'hui les hypothèses et les analogies empruntées au milieu ne parviennent qu'imparfaitement à combler[1]. On trouvera peut-être que nous insistons trop sur ces considérations. Cette insistance qui pourrait paraître un scepticisme outrageant, est voulue. Elle nous fait toucher au doigt toute l'insuffisance de la preuve historique, qu'avait si largement développée Ullmann.

Néanmoins, on peut répondre à ces conclusions qu'on trouvera excessives. Nous ferons nous-mêmes cette réponse. Malgré notre ignorance largement avouée, il est presque permis de conclure des quelques faits connus aux inconnus. L'induction paraît d'autant plus légitime que dans la vie morale les sommets éclairés et étincelants projettent leur lumière sur le fond obscur des vallées et des gorges. Un enfant qui, à l'âge de douze ans, a pu naïvement s'étonner des angoisses de ses parents accourus à sa recherche, en disant avec la plus sincère persuasion qu'ils devaient le savoir occupé aux affaires de son père, trahit un préoccupation religieuse, une vie de communion avec la source de l'être qui n'a pu surgir tout à coup d'une enfance légère et insouciante. Un homme qui dans sa vie publique possède une telle autorité morale n'a pu édifier cette assurance, ce pur éclat de sa conscience sur une vie où la souillure aurait laissé quelques traces de son passage. On ne cueille pas des figues sur des chardons, ni des raisins sur des épines. Cette considération est de bonne psychologie ; mais qu'on pardonne mon insistance ; je me place ici dans les con-

[1] E. Stapfer, *Jésus Christ avant son ministère*, Paris, Fischbacher 1896, fournit un type excellent de tout ce qu'il est possible d'essayer dans ce domaine.

ditions de l'observation absolument rigoureuse, et alors, en bonne logique, je suis obligé de dire que les faits cités décèlent en Jésus une grande, une incomparable hauteur morale, l'extrême élévation de sa piété, mais ne nous autorisent pas à conclure sûrement, objectivement à sa sainteté. La démonstration est saisissante, mais non pas irrésistible et contraignante. Que de vies parvenues aux sommets grandioses de l'assurance de la foi, de la piété dans la charité et qui sont issues d'un passé rempli de taches! Souvenons-nous d'un Augustin, et même d'un Saul de Tarse. Il reste donc une possibilité d'échapper à la conclusion : elle ne s'impose pas.

Mais voici une donnée qui peut-être nous rapprochera davantage du but. Dans cet ordre historique, nous avons le *témoignage de Jésus sur lui-même*. Je ne parle pas de textes comme celui-ci : « Qui de vous me convaincra de péché ! » car malgré tout ce que cette parole a de grandeur et de force, elle est susceptible d'interprétations diverses et n'est en tous cas pas ou ne donne pas une affirmation positive de sainteté. J'entends plutôt toutes ces paroles, tous ces actes qui mettent en relief la personnalité du Rédempteur, l'autorité qu'il réclame, l'harmonie de son âme avec Dieu, son unité morale avec Lui ; toutes ces pages encore étincelantes de charité et de miséricorde, de tendresse pour les chargés et les affligés, de pitié et de patience pour les pécheurs et de sévérité pour le péché. Ces souvenirs sont dans toutes les mémoires. On en peut déduire à tout le moins l'intégrité de sa conscience et l'on y constatera surtout l'absence de toute confession personnelle de misère, de toute allusion à un sentiment personnel de culpabilité.

Or cette lacune dans une telle hauteur de foi, au sein d'une préoccupation morale si intense est extraordinaire. Je ne sais si on peut la constater ailleurs. Le phénomène reste unique et isolé. Les hommes pieux qui ont fait saillie dans l'histoire, Mahomet et Augustin, se sont personnellement associés à la plainte humaine avec des accents d'autant plus douloureux que leur piété était plus intense. Cet apôtre qui affirmait vivre en Christ, et faire du Christ sa vie, affirme en même temps qu'il n'a pas atteint le but, et l'auteur des Pastorales a bien

rendu sa sensation intime quand il lui fait dire qu'il est un des premiers parmi les pécheurs [1]. C'est un effet de la communion divine, sauf chez les âmes morbides, que de préciser le sentiment de nos misères morales et il n'y a pas de meilleur chemin pour réveiller le sentiment de la culpabilité que d'être près de Dieu. Les abîmes du cœur s'y dévoilent d'autant plus que la lumière est plus vive et la hauteur de l'idéal moral y peut être plus exactement mesuré.

Or, il faut bien l'avouer, qu'on nous passe ce paradoxe, la figure de Jésus de Nazareth, telle que nous l'a transmise la tradition évangélique, manque de cette ombre et souffre de cette lacune. Et cette lacune ou nous froisse ou nous contraint ; elle impose le dilemme souvent employé : ou bien Jésus est demeuré le plus illusionné des hommes ; il met au jour un aveuglement monstrueux ; il représente un état de conscience où la propre justice est arrivée à son degré suprême. Ou bien cette indirecte confession d'une vie qui n'éprouve aucun repentir, manifeste une âme pure qui n'a pas besoin du repentir. Le phénomène est tellement étrange qu'on a essayé de combler cette lacune [2], sans y réussir sérieusement. Car je ne pense pas que l'explication de la scène du baptême dans le sens d'un aveu de culpabilité personnelle résiste à un examen sérieux. Il faut dès lors, pour ramener la figure du Sauveur au niveau commun, un effort désespéré et quelques artifices, qui n'aboutissent guère. En définitive, à ceux qui au nom de l'à priori ne peuvent se résoudre à statuer une exception, il reste la seule ressource de rejeter le témoignage des évangiles, d'affirmer qu'ils ont idéalisé leur héros. Mais, comme d'autre part, à moins d'un scepticisme historique absolu, on ne peut récuser en entier leur témoignage, comment comprendre qu'une tradition en somme aussi naïve n'ait point ici ou là laissé percer la vérité ? De quelque manière qu'on les envisage, nos évangélistes ne sont pas des dogmaticiens cherchant à démontrer une thèse, mais de simples narrateurs, s'essayant à reproduire ce qu'ils ont entendu ou lu.

[1] 1 Tim. I, 15.

[2] Pécaut, Keim, ouv. cit.

Voilà, dira-t-on, dans l'ordre historique, un argument irréfutable. Je ne voudrais affaiblir en rien la portée que j'ai essayé de lui donner. Mais souffrez qu'ici encore j'essaie de parler en historien sévère, en logicien aussi rigoureux que j'en suis capable. Or dans ces conditions il importe de préciser l'argument que nous venons de rappeler. Il vaut pour le ministère de Jésus. Durant cette période il possède l'assurance d'une conscience absolument intègre, qui se reflète dans son attitude et ses paroles. Mais qui nous dit que la vie antérieure à ce moment ait été portée par la même certitude ? Est-il impossible de concevoir un tel témoignage, une telle puissance de bien, une telle et parfaite communion avec la volonté divine, obtenues sur le chemin de quelque imperfection antérieure? Prenez telle page d'un héros de l'ordre moral, le cantique de l'assurance chrétienne dans Romains VIII ou l'hymne à la charité de 1 Corinthiens XIII. En tirera-t-on une analogue conclusion? Qui nous dit, qui nous garantit qu'à l'aurore de la vie, avant les victoires et les triomphes de la conscience pure, il n'y ait eu quelque souillure antérieure. Le torrent sort troublé du glacier dont il entraîne les sables ; dans son trajet il dépose les limons sur ses rives et arrive cristallin dans le bas de la vallée. L'image radieuse a été précédée d'une image où perçaient les ombres. Conclurons-nous alors au doute? Non, pas en fait; mais bien au point de vue de l'abstraite logique. Nous affirmons, d'autres nient; ni les uns, ni les autres nous ne possédons d'argument péremptoire et dirimant, pour faire disparaître la négation, ou son contraire. Sans doute l'apôtre Paul ou tel autre, tout en s'élevant sur les sommets, laissent voir ailleurs qu'ils sont émus et qu'ils ont souffert des ténèbres héréditaires. Ils ne sont point des sauveurs, mais des sauvés de la grâce de Dieu. Jésus, lui, n'affirme rien de pareil et l'intégrité de sa conscience à trente ans n'évoque aucun souvenir de blessures antérieures. Mais en bonne logique, il nous reste sur ce long passé inconnu un point d'interrogation. Nous conclurons donc en disant que la preuve historique mise à sa place et sous son vrai jour, malgré la lumière qu'elle fournit à la solution du problème, reste en définitive impuissante à procurer la certitude. Elle n'établit

guère que la *probabilité* de la perfection morale de Jésus de Nazareth.

Aussi bien pouvait-on prévoir ce résultat par la nature même du sujet. La perfection morale se lie au postulat de la liberté morale. Or l'acte libre laisse voir des motifs, sans doute, mais ces motifs restent objet de choix, ne se peuvent pas enchaîner logiquement en vertu de cette nécessité intérieure, qui lie l'effet à la cause. Elle ne saurait donc devenir objet de science rigoureuse. « Je suis qui je suis, et qui je veux être. » Telle nous a toujours paru la meilleure définition de l'idée de Dieu. Pourquoi, Etre suprême, cause des causes, es-tu qui tu es et qui tu veux être? Parce que je veux être qui je veux.... Nous tournons dans un cercle qu'éclairent faiblement les phénomènes. Il en est ainsi de la sainteté de l'être fini. Elle ne se démontre pas. Les faits connus peuvent la faire pressentir ou prévoir; c'est déjà un résultat énorme qu'ils ne la contredisent pas; à ce titre, la preuve historique développée non pas comme argument essentiel, mais accessoire, présentée comme contrefort de l'édifice et non comme fondement, possède une incontestable utilité. Mais elle n'arrivera point à la démonstration irréfragable. Nous irions même plus loin : un être fini qui dirait à un moment donné de sa carrière : « Je suis saint, » exciterait déjà nos suspicions. Remarquez que nulle part, Jésus n'a directement posé cette thèse, il l'a même réfutée[1]. La poser directement sous cette forme, c'est déjà la nier en fait. Ernest Grobet, qui fut un évangéliste puissant, doublé, chose assez rare dans la carrière, d'un homme d'esprit, rencontra un jour un collègue qui lui confia n'avoir point péché depuis je ne sais combien de semaines. « Quel dommage, cher frère, répartit Grobet, que vous commenciez aujourd'hui! » Ce mot est d'un penseur et d'un psychologue. En effet, la sainteté ne se proclame pas en paroles, elle ne s'affiche point en lettres rouges; elle ne se démontre pas au moyen de la dialectique, elle se montre.

Sur quelle base alors établir la certitude qui est la nôtre de la perfection du Christ?

[1] Marc : X, 18.

Ayons une bonne fois le courage de l'affirmer hautement : la sainteté de Jésus-Christ est un acte de foi pur et simple, une impression immédiate, qui dans ses dernières profondeurs échappe à l'analyse. Qu'on ne s'y méprenne pourtant pas ! Quand nous disons la foi, nous ne disons pas le mystère, comme si ces catégories, quoi qu'en pense l'opinion vulgaire, avaient le moindre rapport. Nous ne confondons pas davantage la foi avec l'adhésion soumise à une de ces affirmations que l'usage appuie sur l'autorité de l'Ecriture ou de la tradition ecclésiastique, jugée suffisante pour exiger notre obéissance. Nous n'opposons pas non plus la foi à la connaissance, car nulle part et en aucun domaine, il ne saurait y avoir contradiction entre les deux éléments. Les résultats de la foi ne peuvent contredire ceux de la science, pas plus que ceux de la science, ceux de la foi. La vérité est une. L'antimonie entre elles, quand elle existe, indique d'un côté ou de l'autre une erreur. Mais leur nature et leur genre de certitude sont différents. La connaissance contemple l'univers sous l'angle de la raison ; la foi sous celui de la conscience. Les deux éléments sont indispensables à l'harmonie de la pensée. Elle a ses raisons de croire, ses motifs contraignants qui valent bien la contrainte du syllogisme.

Confiance du pécheur repentant dans le Dieu des miséricordes, la foi qui, religieusement, pratiquement, saisit Jésus-Christ constitue une impression immédiate; elle est essentiellement synthétique; l'analyse n'est pas de son domaine. Ces infirmes de corps ou de cœur, ces aspirants à la vie éternelle, toutes les âmes touchées par la grandeur du Christ n'ont pas commencé par se demander comment cette charité suprême et cette vie sainte et consacrée étaient possibles ou si elles pouvaient être réelles. Elles ont perçu dans leur âme le rayon de cette charité et de cette sainteté et nulle impression ne rend mieux que cette directe expérience le son clair de la foi. Et cette impression vécue a trouvé quelques échos positifs dans la première littérature chrétienne. L'apôtre Paul, la lettre aux Hébreux, celle qui porte le nom de Pierre, la première de Jean affirment avec des expressions diverses cette perfection morale. J'ajouterai que l'Eglise, à travers les siècles, a continué cette

expérience qui se transforme en une sorte de preuve ou tout au moins de témoignage considérable. Dépassons les horizons un peu étroits de ce que les dictionnaires appellent des églises et rappelons que la conscience humaine consultée, quand elle a rencontré l'auguste figure du Nazaréen, a rendu témoignage à sa hauteur morale. Sans insister sur le fait, je ne puis m'empêcher de constater qu'ils appartiennent à l'exception ceux qui ont essayé de souiller cet idéal, et les efforts faits pour le rabaisser n'aboutissent qu'à de minces résultats. Faut-il qu'il soit grand! car hélas! les grandeurs humaines ne résistent que rarement aux attaques. Un Socrate lui-même leur a dû payer un large tribut. Jésus de Nazareth! sa figure s'élève rayonnante et pure au dessus de toutes les souillures et la conscience laissée à elle-même répète au travers des siècles : voilà l'homme, la substance, l'essence de l'homme, celui que je dois être et que je ne suis pas. Ce que nous ignorons de son histoire, et nous avons marqué notre profonde ignorance, peut au nom de l'à priori logique rester dans le doute et ouvrir la porte au doute. On avoue cette lacune évidente. Ce que nous savons de cette histoire d'une âme, l'impression que laisse son contact, sa communion spirituelle nous contraint *moralement* à affirmer sa perfection, tout au moins sa suprématie morale et c'est là un acte de foi fondé sur les raisons expérimentales, propres à la foi. Nous résumerons assez bien ces conclusions en nous appropriant cette page de M. Sabatier, à laquelle nous souscrivons sans réserve :

« Nos sources fussent-elles cent fois plus explicites, de quelle autorité nous prononcerions-nous sur des actes accomplis, il y a deux mille ans, dans un milieu que nous ne connaissons pas? Que vaudrait notre jugement individuel? Il ne peut donc être question de la sainteté *objective* du Christ, mais seulement d'une sainteté *subjective*, c'est-à-dire conçue comme un état intègre de conscience. Or cet état psychologique de Jésus s'affirme à chaque pas de sa carrière et demeure permanent. Non seulement il ne se sent jamais séparé de Dieu par le sentiment de sa faute, mais il n'est pas divisé au-dedans de lui-même. L'équilibre de sa vie intérieure n'est jamais

rompu. Il jouit d'une paix parfaite avec lui-même et avec son Père. Jamais un souvenir pénible de honte ou de regret ne vient troubler ce calme. Sa conscience n'a pas reçu de blessures, car elle ne porte pas de cicatrices. Il faut signaler également l'absence de ces plaintes qu'arrachent aux meilleurs des hommes le sentiment de leur impuissance morale, la distance qui sépare toujours la réalité de leur vie de l'idéal qu'ils poursuivent, l'inégalité douloureuse de leurs efforts et du but à atteindre. Sans doute, il y a eu tentation humaine, lutte, effort dans la vie de Jésus et c'est par là qu'il a pris un sentiment si vif et si profond du péché; il a senti en lui les aiguillons de la chair, les rêves de l'orgueil, la séduction du succès facile et prochain. Mais il n'a jamais lutté en vain, son effort ne s'est jamais trouvé trop court, sa volonté trop faible. L'intervalle entre la réalité et l'idéal s'est trouvé chaque fois comblé. *Ce qui devait être a été*[1]. » Nous résumerons à notre tour notre pensée en disant que l'affirmation chrétienne, religieuse, de la sainteté du Christ repose sur le témoignage impératif de notre conscience qui, lorsqu'elle l'a rencontré, salue en lui le plus haut idéal moral *connu* et le plus haut idéal moral *concevable*.

Je dis connu. Certes ce n'est pas nous qui chercherons à rabaisser l'effort humain, tout en croyant plus sûrement assurer au maître de Nazareth la place incontestée et éminente qui lui appartient. Béni soit Dieu de ce que sa grâce a laissé paraître, au sein des siècles, comme des éclairs en la nuit. Le divin Socrate, Bouddha et Mahomet, Esaïe ou Elie, Sénèque même, sont de ceux-là. Mais sans accomplir le parallèle, en laissant à ces grandeurs tout ce qu'elles ont de supérieur à leur place, il n'est point outre-cuidant d'affirmer que Jésus de Nazareth a magnifiquement reproduit les plus nobles de leurs aspirations et s'est élevé lui-même à une hauteur qu'ils n'ont point atteinte. La sublimité de sa figure émerge de sa vie qui produit elle-même les éléments générateurs de sa pensée. Il reste jusqu'à cette heure le plus grand, le seul vraiment grand des fils des hommes.

[1] *Lichtenberger*. Encyclopédie des sciences religieuses. Tom. VIII, p. 368. Article Jésus-Christ, par A. Sabatier.

Je dis ensuite que cet idéal réalisé est le plus haut qui soit concevable. En effet, à nos yeux, le Christ n'est ni un révélateur, ni une révélation, il est *le* révélateur et incarne la révélation. Sans doute, il appartient à la catégorie des initiateurs, des fondateurs de religions, mais nous ne dépasserons pas la définition légitime en disant qu'il est le fondateur de *la* religion. Avec lui, en effet, l'évolution religieuse est arrivée à son terme, je veux dire qu'elle a abouti à ce qu'elle doit être. Avant Jésus la religion, quelque hypothèse qu'on émette sur ses origines premières, rattachait l'homme à la divinité essentiellement au moyen des rites, des formules; l'élément pratique ou moral, qui constitue la réalité de la religion reste à l'arrière-plan, même dans les formes de l'hébraïsme ou de l'hellénisme. En Palestine, elle apparaît dans les aspirations du prophétisme, en Grèce, pour s'épurer et se séparer des éléments inférieurs, elle a du se réfugier dans la philosophie morale. Jésus de Nazareth a mis en relief et pleine lumière le but éternel de la religion; ce but n'est pas de rapprocher extérieurement l'homme et Dieu, mais de *réaliser* une communion vivante, une inspiration constante, de créer la filialité divine. Il a dès lors placé la religion, sans méconnaître la valeur d'autres éléments accessoires, au dessus du rite, enveloppe passagère, au dessus des cérémonies, symboles plus ou moins saisissables, au-dessus des croyances, expressions inadéquates et changeantes de l'expérience et du sentiment religieux. A ses yeux, la religion véritable, l'adoration réelle, le culte en esprit et en vérité, c'est la sainteté. Accomplir la loi morale, obéir, donc se repentir des violations antérieures ou actuelles, réaliser ainsi la loi supérieure de l'être, l'union consciente avec Dieu, voilà la religion. Aimer Dieu, c'est-à-dire encore, entrer en communion avec la source de l'être, aimer le prochain, c'est-à-dire entrer en communion solidaire avec l'humanité, voilà ce qu'il appelle être parfait comme le Père céleste est parfait. En un mot, Jésus a constitué la religion en morale et la morale en religion. On ne nous demandera point de justifier ici ce rapport d'identité. Nous reconnaissons que dans l'histoire les deux forces sont deux lignes qui tour à tour se distinguent, se touchent ou s'éloignent

jusqu'à ce que dans l'œuvre du Christ elles se pénètrent et s'identifient. Je dis, s'identifient et se fondent ; car à ce degré la religion suppose la morale, comme la morale la religion. Mais puisqu'on a l'air de craindre notre « moralisme[1], » qui est un moralisme chrétien, « je ne sais, dirons-nous avec Vinet, si quelqu'un se scandalisera de voir ici la morale et la religion en quelque sorte identifiées. Il n'y a point là matière à scandale, bien au contraire. La dignité de la religion, sa puissance tiennent précisément à cette unité ou, si l'on veut, à cette confusion. Une religion qui n'est pas de la morale a moins de valeur encore qu'une morale qui n'est pas de la religion. Il faut, bien loin de le dissimuler, le dire très clairement et très haut, afin qu'on cesse dans le monde, de décrier le dogme en le repré-

[1] M. Rade, pasteur à Francfort-sur le Mein et directeur de la *Christliche Welt*, a dit ces choses excellemment dans une série d'articles intitulés : *Glossen zur Bergpredigt*. Dans la première étude : *Das Christenthum und die moralische Religion* (*Christliche Welt*, N° 40, 1er octobre 1896) nous lisons entre autres : « Religion und Moral richtig zu scheiden und in das geziemende Verhältniss zu setzen, darauf ist in der christlichen Kirche von jeher viel Mühe gewandt und desshalb mancher Streit ausgefochten worden. Gewiss sind Religion und Moral grundverschiedene Dinge, aber es ist eben das Eigenthümliche des Christenthums Christi, dass sie in ihm unzerreissbar eins sind. Die christliche Predigt wie die Selbstbeurtheilung des einzelnen Christen würde vor manchem Fehl bewahrt bleiben, wenn sie sich unablässig an dieser Grunderkenntniss streng und treu prüfte.

» Es ist, wenn man die Bergpredigt liest, schwer zu begreifen, wie leicht man innerhalb der christlichen Kirche mit dem Vorwurf des *Moralismus* zur Hand ist. Auf Moralismus kann nur in einem Fall erkannt werden : wenn nämlich einer seine Tugend und Gerechtigkeit auf nichts weiter gründen will als auf die eigene Vernunft und Kraft. Ein solcher Versuch ist höchst ehrenwerth, höchst beachtenswerth ; mit der grössten persönlichen Spannung sollen wir ihn beobachten, falls sich uns die Gelegenheit dazu bietet ; und viel näher ist dem Reiche Gottes, wer diesen Versuch mit Ernst macht, als die Menge derer, die gar nicht danach fragen, was gut und böse ist. Aber Christenthum ist erst da vorhanden, wo die Sehnsucht nach einer vollkommenen Gerechtigkeit so die Seele füllt, dass man's mit Macht spürt : aus eigener Kraft kann ich sie mit aller Anstrengung nicht erringen. Und wiederum : Christenthum ist nur da vorhanden, wo eine andere Kraft uns zu Hilfe kommt und uns emporhebt zu dieser wahrhaftigen Gerechtigkeit, die nun kein Ideal mehr ist, sondern unsere selbstverständliche Art, von der Jedermann etwas hat, und auf die Jedermann sich verlassen kann. »

sentant comme un appendice gratuit et une incommode excroissance de la morale. Qu'on sache bien qu'il n'y a pas une fibre dans la religion, pas une idée, pas un article de foi qui ne soit de la morale[1]. »

Donc, la sainteté est la substance de la religion, c'est toute la religion, et c'est l'œuvre du Nazaréen que de l'avoir accomplie et marquée en traits profonds et ineffaçables. Oh ! je veux qu'avant et après lui les sages aient gravé, sur des pages immortelles, d'analogues aspirations. Le stoïcisme a fait des héros et l'on a pu prendre Sénèque pour un disciple de saint Paul. Mais analysez d'un peu près leur idéal de vertu : il a toujours quelque chose d'étroit, d'étrange; le chemin qui y conduit est encore fait de rites, de préceptes, de recettes. Ici la vision est recommandée, là-bas l'extase et partout l'ascétisme, l'opposition de la chair et de l'esprit. Le monachisme et l'idéal monastique sont nés avant les couvents et ils se perpétuent sans les couvents. Tout autre l'image de sainteté produite par Jésus-Christ. Un mot l'exprime : elle est humaine, mais d'une humanité si haute qu'il est arrivé à des hommes de la défigurer en la restreignant. Rien d'artificiel, mais rien non plus qui la soumette à la chair. Elle s'épanouit et elle épanouit l'ensemble de nos facultés; elle pénètre dans tous les domaines de la vie; elle comprend et sanctifie toutes les aspirations et sert tous les dons; elle déploie l'âme et ne la rétrécit pas; elle donne un de ces portraits si bien exécutés qu'on le dirait facile à imiter, parce qu'il est parfait. Telle la sainteté réalisée par Jésus-Christ, dans les harmonies de sa vie et de ses paroles. Voilà la religion et voilà la morale, une morale qui ne va pas sans l'inspiration divine et une religion qui est la source de cette morale. Il est possible assurément, nous l'avons vu, de concevoir cette sainteté se réalisant en d'autres formes ; mais quelle qu'en soit la forme, on ne conçoit après elle et au-dessus d'elle rien de plus parfait. Cette sainteté-là plonge l'homme et l'épanouit en Dieu.

Ces considérations et d'autres analogues, qui nous condui-

[1] *Essais de philosophie morale et de morale religieuse.* Paris, 1837. *La volonté cherchant sa loi*, p. 25.

sent déjà sur le chemin de la preuve philosophique provoquent néanmoins une objection assez commune, que nous retrouverons précisée et motivée tout à l'heure sous d'autres formes. On les admettra peut-être à titre d'aspirations, de possibilité abstraite; mais de l'œuvre du Christ, de l'impression que laisse la contemplation de son âme, telle qu'elle nous est connue, on a tiré la conclusion suivante : Sans doute, le Christ a mis en un haut relief l'idéal moral, il a proclamé le devoir du bien absolu et la tradition évangélique primitive a projeté devant nous cet idéal. Mais de la sainteté comme but à la sainteté vécue, il y a un pas encore et où est la preuve que Jésus de Nazareth l'ait franchi. L' « idée, » d'ailleurs, comme on disait au beau temps de la passion spéculative, qui a si brillamment marqué la première moitié du siècle, l'« idée » suffit, quelque opinion qu'on professe sur sa réalisation adéquate par le Christ historique. On verra plus loin à quel à priori se rattache cette façon d'idéalisme. Disons ici sa part de vérité et la correction jugée nécessaire.

Assurément, en maintes circonstances, on voit dans l'évolution l'idéal précéder la réalité, comme la réalité supérieure, à laquelle tendent nos aspirations. L'artiste conçoit son œuvre avant de l'exécuter et l'exécution ne répond que rarement à la vision première; les aspirations de réformes sociales et politiques prolongent les lignes de la réalité présente et projettent une situation meilleure, comme le Paradis du rêve de bonheur. L'expérience est trop précise pour qu'il soit permis de nier la vertu aiguillonnante d'un idéal qui n'a pour lui qu'un avenir espéré et le mot *excelsior !* est le catéchisme résumé de toute la tendance.

Mais on observera, d'autre part, que dans les cas signalés et leurs analogues l'idéal est toujours créé au moyen de la réalité et le plus souvent par antithèse avec elle. Si, dans l'histoire, on poursuit l'idée de la perfection morale, on la voit recommandée et louée sans doute, mais toujours avec ce postulat qu'elle est humainement impossible [1]. Or, le Christ a brisé

[1] Ullmann, ouv. cit., I, p. 120-136.

ce postulat, il a cru possible le triomphe du bien ; il a dit : *soyez parfaits !* et imposé l'idéal à réaliser comme bien absolu. Or chez celui dont les paroles ne dépassent jamais les actes, il est permis de conclure que si cette possibilité de perfection a été affirmée, il en a reconnu en lui-même la réalité. Et cette réalité est précisément ce qui fait du Christ, aux yeux du disciple, non seulement un prophète de la religion, mais l'objet de la foi, ce chemin qui conduit au Père. Sans la sainteté accomplie, cette affirmation n'a plus de sens appréciable et nous tombons en plein pélagianisme, avec sa vue insuffisante de la vertu et sa vue plus superficielle encore du mal moral. Cette réalité du bien accompli, nous le rappelons encore, ne peut être prouvée par des arguments extérieurs ; elle ne saurait être qu'une affirmation tirée de l'expérience du croyant, elle reste de nature morale, car seule la vie nouvelle répandue en nous par la communion spirituelle avec le Christ réalise cette certitude, dont les preuves externes nous échappent. C'est sur cette voie expérimentale qu'un Ullmann[1] a pu dire que « la meilleure et plus irréfragable preuve de la réalité de cette perfection morale nous est fournie par l'impression que fait sur les âmes la personne du Christ et la vie qui, immédiatement, découle de lui. »

A la question posée par le poète :

> Woher der Sonne Himmelsfeuer stamme,

le poète répond :

> Die alle Welt verklärt, erklärt sich selbst.
> Nur Licht bezeugt, dass sie vom Lichte stamme[2].

La sainteté, disons-nous dans un sens identique, ne se démontre pas, elle se montre. Il en est ainsi du « soleil de justice » qui s'est levé sur le monde moral. Quiconque a contemplé la lumière de l'astre du jour et éprouvé sa chaleur ne saurait mettre en doute ni son existence, ni ses effets. Aucun de ceux, pareillement, qui ont une fois expérimenté les puis-

[1] Ouv. cit., I, p. 136.

[2] Schiller, *Die Braut von Messina.*

sances sanctifiantes de la communion avec le saint de Nazareth ne met en doute la divine originalité de son principe central, qui est la perfection morale.

L'histoire nous avait conduits à la *probabilité* de cette perfection, la preuve morale nous en donne, dans les conditions indiquées, la *réalité* et en fait un objet de foi. Les considérations philosophiques, dont j'apprécie la valeur, mais que je ne puis qu'indiquer en substance, vont nous fournir la possibilité théorique de cette sainteté.

Conformément aux méthodes apologétiques actuelles, qui montrent dans l'Evangile une réponse divine aux aspirations fondamentales de la conscience humaine, il serait aisé de faire surgir comme des images ou des créations anticipées de l'idéal de justice. On connaît cette belle page de la *République* de Platon [1], un éclair dans la nuit, où le philosophe oppose à l'homme injuste qui prend les apparences de la justice pour réaliser ses projets pervers, le type de l'homme droit et honnête, qui veut non pas paraitre, mais être. Sans commettre aucune action injuste, il a toutes les apparences de l'injustice, afin d'être absolument éprouvé et de ne pas transiger sous les coups de la calomnie et de tout ce qui l'accompagne. Il reste inébranlable jusqu'à la mort, tout en étant tenu toute sa vie, bien que juste, pour injuste, et Platon lui-même lui annonce son sort final qui est d'être enchaîné, fouetté, torturé, d'avoir les yeux arrachés et de mourir sur la potence, après avoir supporté toute espèce de maux. Ce tableau, malgré ce qui lui manque pour monter à la sainteté rayonnante dans l'amour, rappelle néanmoins ce serviteur de l'Eternel, juste, souffrant pour les injustes, dont Esaïe a produit l'émouvante image. Chacun à leur façon dénotent une vision du vrai, une aspiration qui marche au vrai.

Plus près de nous, Alexandre Vinet, dans un de ses articles les plus profonds, peut-être le plus magistral entre tous ceux qu'à écrits cette plume magistrale, intitulé : *D'un criterium du bon moral* [2], a tenté cette preuve philosophique. Il le fau-

[1] Platon, *De Republica*, LII, 3.

[2] Ouv. cit., p. 74 et suiv.

drait citer tout entier ; nous n'en prenons que la moelle :

« Il ne peut être sans intérêt de rechercher quel effet produirait sur l'esprit de l'homme la production instantanée de ce type (de sainteté) qu'il a perdu et dont il cherche en vain à rassembler les éléments dans l'unité d'un type organique et parfaitement continu.

» Seulement, vous, homme affligé de la même infirmité que tout le reste des hommes, ce n'est pas vous qui produirez à leurs regards cet idéal et quand, par impossible, vous le leur auriez dépeint trait pour trait, ce ne serait encore qu'une peinture et non une réalité, une supposition et non un exemple. La résurrection de ce modèle ne vous appartient pas.

» Mais que la présence d'un modèle si glorieux produirait, du moins sur notre esprit, un autre effet que tous ces discours ! Comment pourraient-ils résister à l'apparition de la vérité *tout entière*, ceux qui en ont déjà les commencements, les premières données, ceux qui verraient par elle combler toutes les lacunes, lier tous les fragments épars, compléter tous les contours interrompus, déterminer les lignes errantes et vagues, qui conservent dans notre âme, comme des ruines sur le sol, le plan de notre moralité primitive. Il est vrai que bien des hommes prennent ces débris imposants pour un palais, cette lueur douteuse pour la lumière. Il en est d'eux comme de ces hommes qui, nés et élevés dans une caverne absolument ténébreuse, en sortiraient par une nuit que la lune éclaire. Cette nuit, pour eux, c'est le jour, cette lune c'est le soleil ; comment les persuaderez-vous qu'il y a un autre jour et un autre soleil ? Sont-ils en état de concevoir et, par conséquent, de désirer une clarté plus vive, une plus brillante lumière ? Ne perdez pas votre temps à les raisonner là-dessus ; laissez s'écouler la nuit, laissez paraître l'aurore ; laissez poindre le soleil. Avec quelle rapidité, avec quelle force irrésistible ils vont être désabusés ! et qu'il leur sera impossible désormais de confondre un pâle reflet avec la source même de la lumière, et la splendeur du jour avec la timide clarté des nuits !

» C'est ainsi et non autrement que se dissipe l'erreur en matière morale. Que la vertu dans sa perfection, que la sainteté

se montre, que ses traits se dessinent dans une réalité vivante ; que son caractère se *prononce* dans un *caractère d'homme*, mais entier, mais conséquent, mais pur, mais sans mélange ; que toutes ses parties, ses développements se groupent autour d'un principe générateur, d'où l'on voie nettement sortir et s'épancher tous les canaux ; qu'on la voie, au point même de sa source, jaillissant du rocher bien au-dessus de ces pentes, où, recevant contre son gré le tribut des flots étrangers, elle s'altère, se trouble et ne présente plus qu'un mélange dans lequel l'eau pure du rocher ne peut plus être discernée. »

Cette page étincelante renferme en substance toute la preuve philosophique, tout ce qu'on peut dire à ce point de vue spécial sur la nécessité et sur la possibilité de la production de l'homme saint. Cette dernière face du sujet a été mise en un beau relief dans une étude de M. Ph. Bridel, qui demeurera[1]. On pourrait chercher d'autres chemins encore, peut-être au temps présent des chemins préférables. Il s'agirait d'analyser les caractères de Jésus-Christ et de montrer comment chacun de ses caractères répond à la conscience morale, comment dans le fini, l'individuel, le temporaire, il résume et réalise ce qu'il y a d'éternel dans notre nature. Mais, pour le fond des choses on aboutirait à des résultats analogues. Pas plus que la preuve historique, l'apologétique philosophique ne nous fournit la réalité de cette perfection ; la preuve morale seule ferme le cercle ; la philosophie ne dira jamais que la possibilité ou, à un certain degré, la nécessité de la venue de l'homme saint. A ce titre, elle a une valeur considérable. Elle nous conduit à discuter deux des principales objections qui lui ont été opposées et qui nous approchent de nos conclusions. Ces objections traitent, en effet, des *conditions* dans lesquelles a pu se réaliser la sainteté de l'homme-Jésus.

[1] Ph. Bridel, *La foi en Jésus de Nazareth peut-elle constituer la religion définitive?* — Lausanne, Georges Bridel et Cie, 1892.